



**HAL**  
open science

## Les oubliés de la modernité, les Idéologues

Emmanuel Cherrier

► **To cite this version:**

| Emmanuel Cherrier. Les oubliés de la modernité, les Idéologues. Zénon, 2004, 2, pp.33-56. <hal-04508080>

**HAL Id: hal-04508080**

**<https://hal.science/hal-04508080v1>**

Submitted on 17 Mar 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

## Les oubliés de la modernité : les Idéologues

« *Obscurs nains intellectuels prétendant maintenir entre leurs mains débiles le flambeau de la philosophie du Grand Siècle des philosophes, les idéologues sont un ramassis de personnalités médiocres, des Cabanis, Destutt de Tracy, Garat, Ginguéné, Volney. Déçus de voir que le Premier consul ne fait pas appel à leurs lumières pour diriger la France, ils constituent une cabale autour de leur place forte, l'Institut, et croient gêner Bonaparte en lui envoyant quelques piques [...]* ». Ainsi Alfred Fierro ouvre-t'il l'article « Idéologues » de son *Histoire et dictionnaire du Consulat et de l'Empire*, écrit avec André Palluel-Guillard et Jean Tulard. Et l'auteur de conclure aimablement que « *ces opposants de salon méritent bien l'oubli dans lequel ils sont tombés* »<sup>1</sup>, non sans avoir au passage qualifié Garat, « *épigone des philosophes* » de « *vil opportuniste, prêt à toutes les compromissions* » (Bonaparte le qualifiait simplement d'« *enfileur de mots* »), et qui « *joignait à sa flagornerie une rare bêtise* »<sup>2</sup>. Ce faisant, A. Fierro rejoignait une longue litanie de prédécesseurs qui, en passant par Bonaparte et Joseph de Maistre (lequel qualifiait les Idéologues de « *possédés* », eu égard à leur matérialisme supposé, voire à l'athéisme de certains d'entre eux<sup>3</sup>), n'avaient pas de mots assez durs à l'égard des Idéologues. Oeuvre d'aussi éminents personnages, le discrédit des Idéologues fut durable. Pendant longtemps, ils connurent au mieux l'indifférence, au pire le mépris ou l'ironie. A preuve, dans deux manuels classiques consacrés à l'histoire des idées politiques, la place dévolue aux Idéologues est quasi-inexistante<sup>4</sup>. Ces derniers, après quelques ouvrages érudits<sup>5</sup>, ne commencèrent à sortir de l'oubli qu'il y a un peu plus de 25 ans. Georges Gusdorf leur dédia un ouvrage majeur<sup>6</sup>, suivi de quelques allusions dans d'autres oeuvres<sup>7</sup>, et, récemment, la Revue Française d'Histoire des Idées Politiques leur a consacré un numéro entier, soulignant leur apport politique, économique et scientifique<sup>8</sup>.

Dès lors, la question se pose à nouveau : qu'est-ce que « l'idéologie », comprise comme l'oeuvre des Idéologues ? D'ailleurs, qui sont-ils eux-mêmes ? A cette seconde question, il peut être répondu rapidement. Le terme d'Idéologue renvoie à un groupe dont l'époque directoriale (1795-1799) marqua l'apogée autant que le chant du cygne, mais dont la formation est plus ancienne. Celle-ci peut être datée des dernières années de l'Ancien Régime, et localisée dans le salon de Mme d'Helvétius, à Auteuil. Dans la grande tradition des salons (où une femme, selon une phrase de Voltaire, « dans le déclin de sa beauté, fait briller l'aurore de son esprit ») et à la suite des Encyclopédistes, chez la veuve du célèbre philosophe se rencontrèrent les futurs Idéologues. A Cabanis (1757-1808), Destutt de Tracy (1754-1836), Ginguéné, Daunou (1761-1840), Volney (1757-1820), Jean-Baptiste Say (1767-1832), Marie-Joseph de Chénier ou encore Garat (1749-1833), on peut ajouter Lakanal, Maine de Biran, Degérando, François Broussais, Roederer, voire, dans leur périphérie, les abbés Sieyès et Grégoire. Dans ce cercle, va se former l'arcane de l'idéologie, soit la tentative de résoudre les problèmes de société à l'aide d'une science des idées. Limitée à cela, on pourrait comprendre la sévérité des jugements mentionnés *supra*, tant l'ambition paraît grande autant que le projet semble vague. En fait, la théorie idéologiste va se préciser avec la Révolution, à laquelle elle s'identifie rapidement, ce qui est sa première originalité. En second lieu, cette pensée va se doubler presque immédiatement d'une mise en pratique, certes parcellaire, mais qui constitue la première tentative concrète d'expérimenter une théorie nouvelle. Par ces deux aspects, successivement développés ci-après, les Idéologues font donc figure d'auteurs étonnamment modernes, sur l'oubli desquels nous reviendrons dans un troisième point.

## Une pensée de la Révolution

Selon Georges Gusdorf, l'originalité des Idéologues est « d'être les représentants authentiques d'une pensée de la Révolution, qui est une pensée en révolution »<sup>9</sup>. En effet, les Idéologues s'insèrent pleinement dans ce tourbillon révolutionnaire qui rend soudainement possible les changements qu'ils appellent de leurs vœux, à commencer par la formation de cette nouvelle science que veut être l'idéologie : une science du vivant, dont les contours se dessinent grâce à une méthode, l'analyse.

### *L'idéologie, une science du vivant*

Au sein du mouvement idéologiste - ainsi se dénomment entre eux les tenants de l'idéologie, le terme d'« idéologues » leur étant accolé contre leur gré par Bonaparte (*infra*) - quelques figures se détachent, à commencer par Antoine Destutt de Tracy, chef de file d'un mouvement idéologiste dont Cabanis et Laromiguière sont les seconds. C'est Tracy en effet qui forme le terme et le concept d'idéologie, à travers son oeuvre *Eléments d'idéologie* (écrit dans les prisons de la Terreur et publié en 1801), précédée de son *Mémoire sur la faculté de penser*, lu à l'Institut en 1796 (et publié en 1798 dans la série des *Mémoires* de l'Institut). Prévu à l'article 3 du projet de constitution de l'an III (rédigé par Daunou), l'Institut des Sciences et des Arts est à la fois la création des Idéologues et leur refuge. Derrière l'objet de servir « l'utilité générale et la gloire de la république », l'Institut est peuplé d'Idéologues, notamment dans la classe des sciences morales et politiques<sup>10</sup>. Cette classe se décompose en six sections (de six membres), dont la première, dite « de l'analyse des sensations et des idées » devient la raison sociale de l'idéologie, regroupant Volney, Garat, Ginguené, Cabanis en tant que membres permanents, alors que Tracy, Laromiguière, Degérando et Sicard sont membres-associés<sup>11</sup>. C'est à l'Institut que Destutt de Tracy proposera que « la science traitant de l'analyse de la pensée et de l'étude des facultés de penser et de percevoir soit appelée idéologie » (1796). Cabanis fournit la seconde oeuvre majeure de l'idéologie (*Rapports du physique et du moral de l'homme*, publié en 1802, et qui rassemble un ensemble de mémoires lus à l'Institut entre 1796 et 1797)<sup>12</sup>. De 1795 à 1803, les Idéologues s'exprimeront surtout à travers deux canaux, la célèbre *Décade philosophique* (fondée par Daunou en avril 1794) ainsi que l'Institut (classe des sciences morales et politiques notamment). Que s'y dit-il ? A suivre la définition donnée par Tracy (*supra*), l'idéologie est la science de l'étude des idées, au sens général de faits de conscience, à travers la recherche de leur origine. Pour comprendre l'idéologie, il est nécessaire de remonter quelques années avant la Révolution, à deux auteurs dont la réflexion marqua le point de départ de la pensée idéologiste : Etienne Bonnot de Condillac (d'ailleurs rencontré à Auteuil) et Marie-Jean-Antoine-Nicolas-Caritat, marquis de Condorcet, eux-mêmes marqués par John Locke. En effet, sans la théorie sensualiste élaborée par Locke, développée en France par Condillac et reprise par Condorcet, l'idéologie n'aurait pu voir le jour.

On le sait, John Locke est le premier inspirateur du sensualisme. Son refus de l'innéité des idées (théorie kantienne) et son rejet de la seule raison comme moyen d'appréhender la réalité, au profit de l'expérimentation par les sens (empirisme), vont profondément influencer la philosophie des Lumières<sup>13</sup>. Condillac surtout, va systématiser cette théorie, à travers ses oeuvres<sup>14</sup>. De Condillac, les Idéologues reprennent l'analyse, méthode qui permet de décomposer un état complexe pour trouver ses origines, et qui leur est nécessaire puisque, science de la formation des idées, l'idéologie en recherche les origines. Pour les Idéologues (qui préfèrent la dénomination de « sensationnalisme » à celle de « sensualisme »), la sensibilité est l'expression de la vitalité de l'homme. Les sensations sont la genèse de nos idées et jugements. Condorcet l'a formulé très clairement : « l'analyse de nos sentiments nous fait découvrir, dans le développement de notre faculté d'éprouver du plaisir et de la douleur, l'origine de nos idées morales, le fondement des vérités générales qui, résultant de ces idées, déterminent les lois immuables, nécessaires, du juste et de l'injuste »<sup>15</sup>. Dans une démonstration toute benthamienne<sup>16</sup>, l'étude des sensations mène donc naturellement à la morale, ainsi intégrée dans une perspective scientifique globale.

Volney notamment, dans son *Catéchisme du citoyen français, ou la loi naturelle et les principes métaphysiques de morale* (1793), s'efforcera de fonder scientifiquement la morale. Destutt de Tracy, lui aussi, estime que penser et sentir relèvent du même ordre : « *Penser c'est toujours sentir, et ce n'est rien que sentir* »<sup>17</sup>. Seule la sensibilité fait dire que nous existons, et la sensation constitue l'unique source des connaissances. L'idéologie sera donc une épistémologie dont la sensation est le point de départ. L'empirisme inhérent au sensualisme pourrait sembler bien éloigné d'une démarche scientifique rigoureuse, et étranger aux démonstrations caractérisant les sciences exactes. Or, pour les Idéologues, comme l'écrit le doyen Prélot, « *l'homme tirant toute connaissance du monde physique et de son expérience dans le monde physique, l'idéologie possède ainsi le même degré de certitude et de sécurité que la physique et les mathématiques* »<sup>18</sup>. C'est cet attachement à l'expérience qui relie les Idéologues à la science. De plus, dans la lignée des physiocrates (le docteur Quesnay publie son *Tableau économique* en 1758), le XVIII<sup>ème</sup> siècle finissant est celui des statistiques. Même en admettant que les sciences humaines ne puissent avoir tout à fait le même degré de certitude que les sciences exactes, la quantification permet d'induire des probabilités qui apportent du crédit à la théorie idéologiste.

Destutt de Tracy organise son livre en trois parties (Idéologie, ou la mise en oeuvre des facultés intellectuelles ; Grammaire, soit les moyens que celles-ci utilisent ; et Logique, les buts que poursuivent les deux disciplines précédentes), expliquant que « *cette science peut s'appeler Idéologie, si l'on ne fait attention qu'au sujet, Grammaire générale, si l'on a égard qu'au moyen, et Logique si l'on ne considère que le but. Quelque nom qu'on lui donne, elle renferme nécessairement ces trois parties, car on ne peut en traiter une raisonnablement sans traiter les deux autres. "Idéologie" me paraît le terme générique, parce que la science des idées renferme celle de leur expression et celle de leur déduction* ». <sup>19</sup> Destutt de Tracy décompose la faculté de penser en cinq facultés élémentaires. Il s'agit de la sensibilité (perception des sensations), la mémoire, le jugement, la volonté (perception des désirs) et la motilité (attitude vis-à-vis du changement)<sup>20</sup>. Selon Tracy, la volonté (sous l'influence du jugement, de l'affectivité ou du désir) relève de nos appétits (et donc des sens), et dirige les mouvements des membres. Cabanis le suit dans cette voie. Pour lui, les idées viennent des sens ou en sont le produit : il voit dans l'instinct le lien entre l'intellect et l'organique<sup>21</sup>. Cabanis cherche à concilier physiologie et psychologie, ce que Descartes avait tenté en vain. Son point de départ est l'idée que le physique explique le moral. De même, Garat dans un *Traité de l'analyse des sensations et des idées*, cherche à créer un « art de la pensée semblable à l'art de calculer »<sup>22</sup>.

On le voit, les Idéologues ne se contentent pas de reprendre la théorie sensualiste, ils s'efforcent de la réorienter dans une direction scientifique plus marquée. On note chez eux une évidente volonté de rigueur méthodique. Les Idéologues, écrit André Cabanis, veulent « éliminer de la philosophie, de la science politique, de l'économie, éventuellement de la médecine, tout ce qui pourrait faire figure d'influence d'une doctrine révélée, voire simplement de démonstration non fondée sur l'expérience »<sup>23</sup>. Et Georges Gusdorf complète : les Idéologues ont voulu « introduire l'autorité d'une raison unitaire dans les domaines de la connaissance et de l'action jusque-là abandonnés à la causalité errante de l'histoire et de la tradition »<sup>24</sup>. Cette démarche assure d'ailleurs une certaine unité au sein du groupe idéologue, parcouru de divergences. Dans la perspective sensualiste, c'est le rejet de toute théorie non expérimentée, non démontrée, c'est l'introduction du doute méthodique dans toutes les disciplines. Pour cette raison, les Idéologues rejettent, pour dénommer leur matière, le terme de « métaphysique », usité jusque là. Etymologiquement, la métaphysique désigne ce qui est « au-delà de la physique », s'écartant ainsi des sciences exactes dont l'idéologie veut adopter la rigueur. En outre, la métaphysique signifie « que l'on peut saisir l'essence des êtres, y compris de ceux qui ne sont objet d'aucune expérience sensible »<sup>25</sup>.. alors que cette dernière, dans la logique sensualiste, fonde la démarche idéologiste. Là encore, les Idéologues ne font que reprendre le souci de Condillac, qui cherchait à établir une métaphysique véritable, éloignée d'une métaphysique obscure, pure spéculation quant à

d'invérifiables

hypothèses. En remplacement, ce dernier avait proposé le terme de « psychologie » (dont il n'était pas l'inventeur)<sup>26</sup>. Les Idéologues vont également rejeter ce qualificatif car, selon Destutt de Tracy (séance à l'Académie des Sciences Morales en 1796), la psychologie est la « science de l'âme ». Or, celle-ci est impossible à définir de façon objective et son existence est incertaine. Écartant la proposition de Garat d'appeler la science nouvelle « analyse de l'entendement » (en référence à *l'Essai sur l'entendement humain* de Locke), Tracy forge donc le concept d'idéologie, science des idées issues de l'expérience sensible. Néanmoins, les Idéologues n'écartent pas tout à fait la métaphysique, songeant à l'épurer pour former une métaphysique vraie, qui étudierait enfin le fonctionnement de l'esprit humain. Cabanis définira en 1799 la vraie métaphysique comme « *la science des méthodes ; méthode qu'elle fonde sur la connaissance des facultés de l'homme, et qu'elle approprie à la nature des différents objets* »<sup>27</sup>. Et Tracy de renchérir : « *La vraie métaphysique ou la théorie de la logique n'est donc autre chose que la science de la formation de nos idées, de leur expression, de leur combinaison ou de leur déduction, en un mot ne consiste que dans l'étude de nos moyens de connaître* »<sup>28</sup>. L'idéologie est donc une métaphysique remise sur ses pieds, mais empruntant aux sciences humaines, puisque l'idéologie se veut le carrefour des sciences.

Selon son fondateur, l'idéologie est une « théorie des théories »<sup>29</sup>, donc interdisciplinaire par essence. En effet, la nature humaine est telle que seule une approche interdisciplinaire permet d'en cerner la complexité, en dépassant la stérile coupure entre les sciences humaines et exactes. L'objectif de l'idéologie est donc de les réunir, selon une perspective déjà envisagée par Condorcet, voire Newton<sup>30</sup>. Pour ce dernier, toutes les activités humaines doivent procéder selon la démarche analytique de Condillac, et histoire, géographie, économie (on relève ici l'influence des travaux des physiocrates, qui ont introduit la rigueur dans l'économie, en forgeant la statistique moderne), psychologie, morale, politique doivent devenir des sciences aussi sûres que les mathématiques. On a vu *supra* que l'organisation de l'Institut, à travers ses sous-sections, s'inscrivait dans cette perspective<sup>31</sup>. Pour Daunou, l'idéologie regroupe « *a) L'histoire naturelle de l'homme, ou du moins une partie de cette histoire, celle où sont recueillis par voie d'induction les faits relatifs à notre organisation sensitive et intelligente. b) La science qui recherche par voie de traduction le système de nos facultés intellectuelles et le système de nos idées, science que j'appellerais métaphysique, si l'on avait donné beaucoup plus d'étendue à ce mot. c) La logique, qui comprend l'art de parler, l'art de penser et l'art d'écrire* »<sup>32</sup> (néanmoins, la littérature - si l'on excepte l'oeuvre, peu marquante de Marie-Joseph Chénier, lié aux Idéologues - ainsi que les Beaux-Arts, restèrent absents de l'idéologie). L'interdisciplinarité constitue donc le coeur de la démarche idéologiste, et ce souci place bel et bien les Idéologues dans la lignée des Encyclopédistes<sup>33</sup>. Cette rigueur amène les Idéologues à ériger les sciences exactes en modèles pour les sciences humaines. Destutt de Tracy place alors l'idéologie parmi les sciences exactes, avec la botanique, la zoologie, la chimie et la physique, et ajoute même que l'idéologie est une partie de la zoologie (*Eléments d'idéologie*, 1801).

Dès lors, il ne s'agit pas seulement de fonder une science de l'homme, comme on l'a souvent écrit dans une perspective pour le moins réductrice, et simplement parce que l'idéologie s'assimila *grosso modo*, à l'époque, avec une anthropologie balbutiante. En effet, pour Cabanis, « *la physiologie, l'analyse des idées et la morale ne sont que les trois branches d'une seule et même science qui peut s'appeler à juste titre, la science de l'homme* », précisant ensuite dans une note que c'est ce que les Allemands appellent anthropologie<sup>34</sup>. De même, Destutt de Tracy évoquait la « *physique humaine* » pour qualifier cette « science de l'homme » de Cabanis, ou « anthropologie »<sup>35</sup>. Reprenant les nuances de Cabanis, Tracy opère une distinction au sein de l'idéologie, séparant l'idéologie physiologique de l'idéologie rationnelle<sup>36</sup>. Les Idéologues sont donc quelque peu responsables de l'assimilation de leur recherche à une anthropologie mais, en fait, leur ambition est plus grande, puisque c'est véritablement une science du vivant qu'ils cherchent à élaborer, comme en témoignera leur intérêt pour les sciences qualifiées de

naturelles, telles la botanique. Lamarck est proche des Idéologues, et ses travaux prennent place dans cette recherche d'une science globale. Dans cette perspective botaniste, Cabanis affine même la méthode analytique, apportant quelques nuances entre analyse de description, de déduction et analyse historique<sup>37</sup>. L'analyse de description s'applique quand on « *cherche à déterminer ou lorsqu'on retrace les formes d'un végétal, celle de sa tige, de ses feuilles, de ses fleurs, de ses semences, de ses racines ; la grandeur et la situation respectives de ses parties, la couleur de chacune d'elles, en un mot toutes les circonstances extérieures qui le caractérisent* » (méthode qui intervient aussi en anatomie). L'analyse historique s'applique à la description des maladies dans leur genèse, alors que l'analyse de déduction procède par comparaison avec raison. Est-il abusif d'avancer que la formation de l'analyse de description annonce la nuance entre sociologie explicative et compréhensive, ainsi définie par Max Weber (*Essai sur la théorie de la science*) : « *nous expliquons la nature, mais nous comprenons la vie de l'esprit* » ?

Par cet objectif de fonder une science du vivant, les Idéologues s'avancent plus loin que les Encyclopédistes, dont l'oeuvre présente l'état des connaissances de l'époque par ordre alphabétique, mais sans souci d'unité globale. De même, ils dépassent encore les philosophes des Lumières en basant leur science de l'homme sur une recherche scientifique utilisant psychologie, anthropologie ou médecine. Entre Destutt de Tracy et le Rousseau évoquant le « bon sauvage » dans une anthropologie sommaire, la nuance ne réside pas seulement dans le style littéraire - au détriment des Idéologues, *infra* - mais beaucoup plus dans la rigueur de la réflexion. Néanmoins, un horizon aussi vaste ne peut être atteint qu'à terme. Avant de ne devenir qu'une simple branche de la zoologie, l'idéologie est conçue, à l'époque révolutionnaire, comme une véritable science des sciences. Ainsi, explique Tracy, « *on pourrait, ce me semble, aller jusqu'à dire que la connaissance de l'entendement est proprement la science unique ; que toutes les autres, sans exception, ne sont que des applications de celle-là aux divers objets de notre curiosité et qu'elle doit en être le flambeau* » (*Mémoires sur la faculté de penser*, 1796). C'est donc à la refondation de toutes les sciences, pensées dans une cohérence globale, que s'attache l'idéologie. De ce fait, les ramifications de l'idéologie deviennent quasiment infinies, et aucune discipline ne semble rester étrangère à cette réorganisation. Ainsi, le gastronome Brillat-Savarin se rattache à l'idéologie par sa volonté d'établir une « physiologie du goût » et une « gastronomie analytique »<sup>38</sup>. La médecine verse également son tribut, puisque Bichat et Pinel s'efforcèrent d'établir une véritable langue de la médecine, à travers une meilleure classification des symptômes.

L'aboutissement de cette démarche idéologiste est donc d'établir une science de l'homme permettant de régir rationnellement son comportement en société. Inévitablement, cela menait à une entrée sur le terrain politique - au sens antique de la gestion de la *polis*, communauté des hommes - mais ce ne sera pas la seule conséquence de la réflexion des Idéologues.

### *Les conséquences*

Les conséquences, Destutt de Tracy les a clairement énumérées : « *la connaissance de la génération de nos idées est le fondement de l'art de communiquer ces idées, la grammaire ; de celui de combiner ces mêmes idées et d'en faire jaillir des vérités nouvelles, la logique ; de celui d'enseigner et répandre les vérités acquises, l'instruction ; de celui de former les habitudes des hommes, l'éducation ; de l'art plus important encore d'apprécier et de régler nos désirs, la morale ; et enfin du plus grand des arts au succès duquel doivent coopérer tous les autres, celui de régler la société de façon que l'homme y trouve le plus de secours et le moins de gêne possible de la part de ses semblables* » (*Mémoires sur la faculté de penser*, 1796). En plus d'entraîner une nouvelle façon de concevoir la politique, l'idéologie marque un remarquable souci pédagogique.

Comme Tracy l'a énoncé (*supra*), l'idéologie mène à la recherche d'une politique entendue comme science, donc rationnelle. Comme toute discipline, la politique peut être méthodiquement étudiée, conçue et menée. De même que l'idéologie, la politique n'est-elle pas aussi bien théorie que

pratique ? La science de l'homme permettra, à terme, une fois celui-ci mieux connu, de gérer rationnellement sa vie en société, à travers la détermination de la morale et des lois, puisque, comme Condorcet l'a établi (*supra*), la morale relève de l'idéologie. En effet, une fois connus, grâce à l'analyse, les principes du juste et de l'injuste, il faut s'y conformer. Le rôle du pouvoir politique est donc de retranscrire dans l'ordre légal les règles rationnelles dégagées par l'analyse du comportement humain. Traduction immédiate, les Idéologues, en matière constitutionnelle conçoivent des « combinaisons institutionnelles destinées à faire prévaloir le calcul rationnel dans la prise de décisions politiques », selon Pierre-Xavier Boyer<sup>39</sup>. Avant le concept de gouvernance, ils envisagent donc la formation d'une véritable science du gouvernement, qui comprendrait toutes les formes de la législation, l'économie (science des besoins<sup>40</sup>) et l'éducation (respectivement étudiés par Tracy dans son *Commentaire de l'Esprit des Lois de Montesquieu* et dans les *Observations sur le système actuel d'Instruction publique*, 1801).

Mais, et c'est là que le bât blesse, la démarche scientifique appelle nécessairement un esprit critique qui, de plus, était induit par la liberté de penser défendue par le libéralisme professé par les Idéologues<sup>41</sup>. Cette liberté de critique, qui mène au relativisme, valut rapidement aux Idéologues l'hostilité de Bonaparte. Le divorce entre le Premier Consul et les Idéologues mérite qu'on s'y attarde, car la recherche des causes éclaire à contre-jour la pensée idéologiste. L'explication classique de la rupture renvoie au despotisme grandissant (insupportable aux Idéologues), et à la déception née du constat que celui en qui les Idéologues avaient placé leurs espoirs, plus qu'un Solon fendant l'uniforme, se révélait un Robespierre à cheval<sup>42</sup>. Et l'on connaît, en conséquence, les votes de refus émis par les Idéologues au Sénat et au Tribunat dans les premières années du Consulat<sup>43</sup>.

Par delà cette réalité, les causes sont plus profondes. La rupture n'est pas seulement politique, elle est aussi intellectuelle, puisant ses racines dans un regard différent sur la science. En premier lieu, Bonaparte est homme des circonstances, de pratique plus que de théorie. A preuve, la formalisation théorique du bonapartisme (laquelle restera quelque peu sommaire) sera plus l'oeuvre de son neveu, futur Napoléon III, que du Premier Consul qui déclarait « *Je suis l'homme des circonstances, j'ai toujours marché avec elles* »<sup>44</sup>. Pourtant, Bonaparte, avant le 18 Brumaire, tout à sa stratégie de séduction des élites intellectuelles, avait à maintes reprises témoigné de son grand intérêt pour les sciences, et notamment ces mathématiques qu'admiraient tant les Idéologues. Officier d'artillerie, n'avait-il pas été formé aux sciences physiques et mathématiques ? Général glorieux, n'avait-il pas été reçu à l'Institut le 2 septembre 1797, dans la classe des Sciences physiques et mathématiques, section de mécanique, attachant beaucoup d'importance à cette fonction ?<sup>45</sup> Certes, mais il faut relever, en second lieu, que le Premier consul reste éminemment « classique » en matière de sciences. Contrairement aux Idéologues, il n'envisage pas le dépassement de la dichotomie entre sciences exactes et sciences humaines. Attaché aux premières, il accorde moins de crédit aux secondes. La possibilité de rationaliser le comportement humain, conséquence d'une science de l'homme, n'est pour lui qu'une utopie, un idéalisme dangereux menant les Etats à la ruine. Le jugement du Premier consul sur la création en 1802 de la Légion d'honneur illustre d'ailleurs ce rejet de la « rationalisation » du comportement humain. Il déclare : « *On appelle cela des hochets. Eh bien, c'est avec des hochets que l'on mène les hommes ! [...] Les Français ne sont pas changés par dix ans de révolution. Ils sont ce qu'étaient les Gaulois, fiers et légers. Ils n'ont qu'un sentiment : l'honneur* »<sup>46</sup>. Derrière l'anecdote, on perçoit nettement chez Bonaparte le refus de concevoir l'amélioration du genre humain, au profit d'un comportement faisant plutôt appel à l'irrationnel. Se plaçant du point de vue du nouveau maître, Eric Sartori écrit qu'aux Idéologues, Bonaparte « préféra la véritable élite scientifique »<sup>47</sup>, soit les savants Monge, Berthollet, Laplace... Ce ne sont donc pas seulement des motifs politiques (despotisme de l'un s'opposant au libéralisme des autres) mais aussi des divergences scientifiques, qui opposèrent Bonaparte et les Idéologues, ces « *déraisonneurs intarissables* » et « *nébuleux métaphysiciens* » (*Journal de Paris*, 1801). Un an avant, il déclarait qu'il y avait « *une classe d'hommes qui, depuis dix ans, a fait, par le*

*système de méfiance qui la domine, plus de mal à la France que les plus forcenés révolutionnaires. Cette classe se compose de phraseurs et d'idéologues...* »<sup>48</sup>. Il ira même jusqu'à les estimer « bons à jeter à la rivière », sans cependant mener ce délicat projet à son terme. En effet, si les Idéologues sont « épurés » du Tribunal en 1802, si l'Institut est réorganisé en 1803 pour supprimer la classe des sciences morales et politiques, et si en 1807, l'Empire oblige la *Revue philosophique* (successeur de la *Décade*) à fusionner avec le *Mercure de France* (son ennemi juré, dirigé par Fontanes et Chateaubriand), il n'en reste pas moins qu'un nombre important d'Idéologues occupa encore des fonctions jusqu'en 1814 dans l'administration ou les chambres impériales<sup>49</sup>. La persécution fut donc assez légère et n'atteignit guère les individus ; néanmoins, Napoléon avait fait porter la répression sur l'essentiel, les moyens de communication, preuve que, s'il n'exagérait pas l'influence des Idéologues, il avait saisi leur souci de pédagogie.

Acteurs et non seulement théoriciens, les Idéologues sont effectivement attachés à la diffusion des résultats de leur réflexion, pour permettre le perfectionnement du genre humain. Comme l'écrivit Chinatsu Takeda, leur but est de « réformer la société via le changement de la culture politique »<sup>50</sup>. Leur pédagogie va s'articuler autour de trois axes. Il s'agit d'abord de l'utilisation des journaux. Les Idéologues écrivent dans le *Journal de Paris* et le *Moniteur*, puis fondent le *Journal d'Instruction sociale*, le *Journal des Savants*, le *Journal de la langue française*, et participent à *La Clef du cabinet des souverains* et au *Conservateur*, sans oublier leur plus important journal, la *Décade philosophique*. Mais cela ne suffit pas, et, dans le foisonnement de journaux nés de la Révolution, la tentative peut presque passer inaperçue. C'est pour cela que les Idéologues vont innover. Ainsi, ils s'attachent à la conception d'un langage approprié et à la création du premier système moderne d'enseignement.

La science nouvelle peut-elle se bien concevoir et exposer à travers les outils traditionnels du langage ? Langage et vocabulaire usuels sont-ils suffisamment précis pour rendre compte de la scientificité des disciplines nouvelles ? Cette question préoccupe les Idéologues, comme leurs maîtres avant eux. Pour Condillac, « connaître consiste à relier les idées produites par les sens. Le langage, système de signes, exprime des opérations mentales qui lui pré-existent ». La langue est donc une méthode, car « une science bien traitée n'est qu'une langue bien faite... Les mathématiques sont une science bien traitée dont la langue est l'algèbre », alors que Condorcet estimait que la condition du progrès de l'humanité était de trouver « le langage adapté »<sup>51</sup>. La question de la formulation est essentielle puisqu'il s'agit de conférer aux sciences sociales la même crédibilité que les sciences exactes. Les Idéologues, en reprenant cette préoccupation, n'innovent donc guère, mais vont aborder la question plus précisément. Leur approche peut être décomposée en deux parties.

C'est d'abord un rejet, qui vise les outils classiquement employés jusque là. La rhétorique est ainsi exclue pour défaut de scientificité. Pour les Idéologues, le langage - terme générique sous lequel on range l'écriture aussi bien que l'art oratoire - exprime la pensée née de la sensation. Comme tel, il est donc susceptible lui aussi de rationalisation, dans un but de clarté et de précision optimales et selon un souci de rigueur scientifique. Or, on ne peut guère utiliser à cet effet les langues nationales, dont la pratique a vicié le sens de nombreux mots. L'imprécision du langage est source d'erreurs, on l'a constaté *supra* avec la répugnance à user du terme « métaphysique ».

Dès lors, et c'est le second point de leur pensée, les Idéologues estiment nécessaire d'élaborer une nouvelle langue, universelle, destinée à véhiculer les concepts scientifiques, et elle-même conçue comme une science. L'idée avait été évoquée par Condorcet (*Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain*), elle est reprise par Destutt de Tracy et Garat. Cette langue de savants sera organisée sur le modèle de l'algèbre, dont la logique et la rigueur forcent l'admiration des Idéologues. Quand ceux-ci republient, sous le Directoire, les oeuvres de Condillac, ils y ajoutent *La langue des calculs* (ouvrage posthume inédit), au sujet duquel Garat s'exclame devant le Conseil des Anciens que le livre traite de « la seule langue qui eût de la précision et de l'exactitude, sur la langue des calculs, sur

*l'arithmétique et sur l'algèbre* »<sup>52</sup>. Tracy partage cet avis. Pour lui, « *une langue est réellement une collection de formules trouvées qui, ensuite, facilitent et simplifient merveilleusement les calculs ou analyses qu'on veut faire ultérieurement. C'est bien là ce qu'est l'algèbre ; aussi l'algèbre est-elle une langue et les langues ne sont elles-mêmes que des espèces d'algèbres* »<sup>53</sup>. En attendant que le projet puisse aboutir, et en restant dans le cadre du français, les Idéologues vont former une nouvelle discipline, la grammaire. C'est là un point essentiel de la thèse idéologiste, en même temps que le titre de la seconde partie des *Eléments d'idéologie* de Destutt de Tracy. La grammaire générale est la science des signes résultant de la science des idées. Comme l'écrit Gérard Gengembre, la grammaire « s'affirme comme le noyau épistémologique pour l'ensemble des sciences et des arts à unifier, comme il s'agit d'unifier le genre humain dans une nouvelle sociabilité »<sup>54</sup>. La logique qui régit la grammaire l'apparente à l'algèbre (vu comme une langue mathématique), et permet de transmettre la décomposition des idées opérée par l'analyse. Fort logiquement, les Idéologues prévoient de faire enseigner cette grammaire au sein du système éducatif qu'ils souhaitent établir.

On l'a vu *supra*, les Idéologues placent éducation et législation au sein des compétences politiques. Pour eux, ces deux domaines sont inextricablement complémentaires. L'homme doit comprendre les lois qui le régissent (et qui ont été dégagées par l'analyse idéologiste), afin de les respecter et faire preuve de la modération indispensable à l'équilibre social. Pour les Idéologues, le bonheur n'est en effet possible qu'à condition de maîtriser les passions (destructrices). En phase avec la vision libérale de l'époque, les Idéologues défendent le principe de la démocratie mais en craignent les excès. Le modèle américain est intransposable en France tant que l'éducation n'aura pas éclairé les consciences. Comme Condorcet, les Idéologues sont persuadés de la possibilité d'un perfectionnement infini de la nature humaine, grâce à l'éducation. C'est pourquoi Tracy s'intéresse aux enfants sauvages, afin d'étudier chez eux les mécanismes d'acquisition des connaissances et capacités de perfectionnement de l'homme. De façon générale, le thème de l'enfant sauvage a un écho certain chez les Idéologues, fascinés par le processus d'acculturation. Mais, outre le perfectionnement de l'homme, l'éducation se voit assigner un autre objectif, celui de répandre les thèmes de l'idéologie. L'enseignement aussi doit connaître sa Révolution, et mettre au programme les matières nouvelles.

Ce souci pédagogique constant amène d'ailleurs les Idéologues à retrouver quelque utilité à la rhétorique, art oratoire certes trop peu scientifique (*supra*), mais qui peut être employé en public pour guider le peuple vers la raison et l'aider à améliorer son comportement<sup>55</sup>.

Attachés à l'éducation et à la création d'une nouvelle langue du savoir, on conçoit que les Idéologues reçus sous la Coupole aient trouvé de l'intérêt aux éternels travaux du Dictionnaire. Cependant, ce n'était pas la seule façon pour eux de mettre en pratique leurs théories.

### **Une pensée en action**

« *L'idéologie est une méthode de pensée génératrice d'action ; elle se propose de transformer le monde de l'esprit que les philosophes du type courant ne songeaient qu'à décrire* », écrit à juste titre Georges Gusdorf<sup>56</sup>. Acteurs autant que théoriciens, les Idéologues s'avèrent plus modernes que les Encyclopédistes dont certains, au mieux, conseillaient (le plus souvent de loin) les despotes éclairés d'Europe du Nord. Les Idéologues s'inscrivent dans une Révolution qui, par une *tabula rasa* presque générale, rend soudain possibles tous les changements et expériences imaginables. Par les Idéologues, l'intellectuel n'est plus seulement cette conscience critique au sein de la société, il en devient - brièvement - l'un des dirigeants ou des législateurs. Tous les Idéologues, à l'exception de Jean-Baptiste Say, ont siégé dans les assemblées révolutionnaires. Certains ont été constituants (Daunou), ministres (Garat), ou conseillers d'Etat (Cabanis). Au pouvoir ou dans son orbite, ils vont mettre en oeuvre une

expérimentation pratique qui relève encore d'une préoccupation scientifique, puisque la science est expérience autant que réflexion théorique. Les Idéologues furent nombreux à participer à la rédaction de la Constitution de l'an III, mais c'est essentiellement vers le système scolaire que se portèrent leurs soins. Avant les efforts de François Guizot, Victor Duruy et surtout Jules Ferry, les Idéologues sont les premiers concepteurs d'un système global d'enseignement.

Le Directoire, sous l'impulsion des Idéologues, organise en effet un système d'enseignement à tous les degrés, mais, dans une logique libérale classique, maintient une certaine inégalité sociale. La gratuité, chère à Condorcet, est abandonnée, et la priorité est portée sur l'enseignement secondaire et supérieur. Deux décrets du 24 septembre et du 28 octobre 1794 établissent les écoles normales, destinées à apprendre aux « citoyens déjà instruits [...] sous les professeurs les plus habiles dans tous les genres de connaissances humaines, l'art d'enseigner les sciences utiles »<sup>57</sup>. L'imprégnation idéologiste est évidente. Tracy, ensuite nommé au Conseil de l'Instruction Publique (créé en l'an VII), sera l'un des principaux responsables des programmes d'enseignement des écoles normales. On comprend donc qu'on y retrouve les plus grands noms de l'idéologie, tels Volney (histoire), Saint-Pierre (morale), Garat (philosophie), Sicard (grammaire), La Harpe (littérature), Daubenton (histoire naturelle), Haüy (physique), Berthollet (chimie), Laplace et Lagrange (mathématiques), Monge (géométrie descriptive), Buache et Mentelle (géographie), ou Vandermonde (économie politique)<sup>58</sup>. Les cours seront publiés, dans un recueil des Séances des *Ecoles normales recueillies par des sténographes*. Néanmoins, l'initiative majeure des Idéologues reste les écoles centrales. Réorganisant l'enseignement secondaire, un décret du 25 février 1795, inspiré par Lakanal et Daunou, a créé une Ecole centrale par département. Là encore, l'organisation et les matières enseignées s'articulent selon les principes idéologistes. L'enseignement est divisé en trois sections : dessin, histoire naturelle et langues vivantes ; mathématiques, physique et chimie ; sciences morales et politiques, histoire, belles-lettres, législation et grammaire générale. Les Idéologues ont voulu innover quant à l'organisation pratique des enseignements. Les cours sont librement choisis par les élèves, et sont organisés en 3 cycles, qui traitent de la sensation, du jugement puis des savoirs indispensables au citoyen (notamment la législation)<sup>59</sup>. Il n'y a en réalité pas de programme d'études prévu, pas de « cursus » prédéfini et obligatoire. Dans les trois sections, la seule limite était l'âge : il fallait avoir 12 ans pour entrer dans la première, 14 dans la deuxième et 16 dans la dernière, mais il est possible d'entrer directement, sans passer par la ou les classes précédente(s). Ajoutons encore que sera fondée en 1799 la Société des observateurs de l'homme, autre repère - méconnu - de l'idéologie, et où toutes les branches de la science de l'homme sont représentées, sans grand lendemain là non plus. En effet, les initiatives des Idéologues valent hélas plus par le mérite qui revient aux pionniers que par leurs résultats concrets. Le bilan s'avère plus que contrasté.

## Quel bilan ?

Pour le moins, le bilan des Idéologues est nuancé mais, poursuivant un objectif d'une telle ambition, pouvait-il en être autrement ? On s'attachera ici à deux aspects : le bilan du système éducatif qu'ils tentèrent de créer, puis la trace laissée dans l'histoire des idées politiques, reflet parfois déformant de l'influence qu'ils exercèrent.

### *La réforme scolaire, ou un échec prometteur*

En matière éducative, l'édifice bâti par les Idéologues ne dura guère plus que leur audience politique. Parfois même moins, ainsi en est-il de l'Ecole normale, ouverte le 20 janvier 1795 et fermée le 19 mai de la même année, faute de cohérence des programmes, de sélection du public et surtout d'organisation sérieuse des études. Ce dernier trait est hélas commun aux écoles centrales, l'enfant chéri

des Idéologues, qui sont supprimées en 1802. Le jugement de Jean-Antoine Chaptal, conseiller d'Etat,

chargé de l'Intérieur et chargé de la réorganisation de l'Instruction publique, fut sans appel : les écoles centrales étaient irrémédiablement inefficaces. Le principe de liberté, surtout, aboutissait à un manque de discipline, de travail et d'assiduité des élèves (peu nombreux par ailleurs). Mais l'audit matérialiste (bilan coût-avantages des résultats et du contenu des enseignements) n'est pas seul responsable. Plus profondément, le chimiste Chaptal se montre très sceptique sur la possibilité d'un perfectionnement indéfini de l'homme par l'éducation, cheval de bataille des Idéologues. Pour lui, l'instruction peut se limiter, pour la plupart des enfants, à lire, écrire et compter, ainsi que quelques règles de vie en société<sup>60</sup>. Sur les recommandations de Chaptal, Lucien Bonaparte, ministre de l'Intérieur, réforma en profondeur les écoles centrales, supprimant notamment des programmes idéologie et grammaire générale. Cela ne suffit pas à leur conférer plus d'attractivité et de compétence à tel point qu'en 1802, le médecin Fourcroy leur porta le coup de grâce en élaborant la loi créatrice des lycées en leurs lieu et place. Enfin, en 1803, l'Etat créa les écoles secondaires. Un Idéologue, d'ailleurs, Pierre-Louis Roederer, entré au Conseil d'Etat et chargé de l'Instruction publique, réforma les petites classes des collèges. Si l'on ajoute à cela la réorganisation de l'Institut cher aux Idéologues, force est de constater qu'il ne reste alors quasiment plus rien du système de savoir bâti par les Idéologues. Certes, l'échec de cette construction était indéniable mais, on retrouve également chez Chaptal et Fourcroy, comme chez Bonaparte (*supra*), la résistance dédaigneuse des sciences exactes, anciennement établies, envers la prétention idéologiste aux sciences nouvelles. Le bilan n'est pourtant pas entièrement négatif car les Idéologues ont, les premiers, introduit l'enseignement des sciences dans l'éducation. Même au lycée impérial, elles continuèrent à prédominer sur l'enseignement classique. L'échec des Idéologues s'avéra donc riche de promesses pour l'enseignement des sciences. Rappelons qu'au moment où ceux-ci s'emploient à faire reconnaître l'enseignement scientifique, Gracchus Babeuf précurseur d'un communisme conçu comme fin de l'Histoire, envisageait de limiter celui-ci au minimum, estimant que, trop complexe à saisir, il serait source d'inégalités entre les élèves<sup>61</sup>. Les Idéologues sont donc réellement modernes en la matière.

L'intérêt pour la pédagogie joint à l'expérimentation concrète des théories dans le système éducatif fait en outre des Idéologues les précurseurs des socialistes utopiques, réformistes plus que révolutionnaires, soucieux de convaincre plutôt qu'imposer, à partir d'un exemple réussi. Ainsi, Cabet et sa tentative icarienne au Texas, les disciples (malheureux) de Saint-Simon et l'expérience de Mênilmontant ou encore Robert Owen à New Lanark sont-ils, dans la démarche expérimentale, les successeurs des Idéologues<sup>62</sup>. Les Idéologues rejoignent encore les utopistes par le côté irréaliste (souvent), et brouillon (presque toujours) de leurs actes. Ce caractère éminemment préjudiciable - surtout comparé au solide réalisme napoléonien qui survint immédiatement après - leur valut de n'être reconnus ni par les tenants des sciences exactes, ni par ceux qui développèrent ensuite les sciences humaines. La postérité fut donc assez peu aimable à leur égard. Là n'en était pas la seule raison.

### *Oubli et discrédit*

Homonyme de l'un des papes de l'idéologie, André Cabanis relève que, si les Idéologues sont bien oubliés, les libéraux de la même époque (B. Constant, Mme de Staël, souvent proches des Idéologues) n'ont pas subi le même sort. Même les penseurs contre-révolutionnaires, menant un combat d'arrière-garde (Chateaubriand, de Maistre, Bonald..), sont plus considérés aujourd'hui que les Idéologues.<sup>63</sup>. Ceci s'explique par différentes raisons, mais dont aucune ne justifie en réalité un discrédit aussi durable.

Le malheur des Idéologues est à la fois de s'être situés (involontairement) entre deux époques de la pensée politique, et à la charnière entre plusieurs grandes figures historiques. Philosophiquement, ils s'insèrent entre les philosophes des Lumières et les penseurs romantiques. A côté de chacun de ces courants éclatants, l'austère pensée des Idéologues paraît bien terne. Le charme de la vague romantique

(qui pourrait pourtant, quant au caractère nébuleux et irréaliste des idées, en remonter aux Idéologues)

contribua à leur relégation dans l'oubli. De plus, les idéologues se situent à mi-chemin entre révolution et conservation, ce qui les fait rejeter par chacun des deux courants, dans lequel ils ne sont pas assez impliqués. Le même reproche pourrait être adressé aux libéraux de l'époque. Mais, contrairement à Mme de Staël et Benjamin Constant, les Idéologues n'ont pas une pensée politique spécifique puisque la leur s'inscrivait comme une partie et une conséquence d'une pensée scientifique globale. De plus, les réfugiés de Coppet pouvaient prétendre à la gloire littéraire, en appui d'une vision politique marquante. Or, les Idéologues, contrairement aussi aux philosophes des Lumières et aux auteurs romantiques (à commencer par leur chef de file, Chateaubriand<sup>64</sup>) n'avaient pas le talent littéraire qui aurait pu rendre intelligible leur théorie ou suppléer, aux yeux de la postérité, à l'effacement politique et social subi pendant la période napoléonienne.

En outre, ils s'assimilent *grosso modo* au Directoire, régime généralement considéré comme incapable et corrompu et qui, comme eux, s'insère chichement entre deux époques héroïques, la Convention (marquée par Danton et Robespierre) et le Consulat dominé par Bonaparte. A côté de tels hommes, de telles époques, les Idéologues directoriaux font piètre figure. De fait, ils n'ont pas grand chose pour marquer les mémoires. La complexité de leur pensée (Alfred Fierro estime à propos de Destutt de Tracy que son oeuvre « est aujourd'hui à peine lisible »<sup>65</sup>), jointe à l'élitisme de leurs opinions ou de leurs actes politiques les prédisposait inévitablement à la méconnaissance de leurs contemporains, ce que ne pouvait compenser une vie souvent morne et austère. Seule exception, et elle confirme la règle, les Idéologues furent mieux perçus à l'étranger qu'en leur pays. Ainsi Destutt de Tracy influence-t-il Thomas Jefferson, pour lequel il écrit en 1811 un *Commentaire sur l'Esprit des Lois de Montesquieu*.

Mais peut-être la reconnaissance eut-elle pu venir des siècles suivants ? Or, rappelle Georges Gusdorf, les idéologues sont des empiristes, « et cette tradition n'a jamais eu sa place dans nos universités du XIXème siècle, soumises depuis Victor Cousin à la domination d'un éclectisme spiritualiste »<sup>66</sup>. En outre, le terme même d'idéologie a longtemps été marqué au fer rouge. Les critiques de Napoléon sur les « songes-creux » (*supra*) ont puissamment contribué à discréditer l'idéologie. Karl Marx va le reprendre et le développer, dans son *Idéologie allemande* (1845-1846, mais publiée après sa mort), lui portant un autre coup en l'assimilant à des « reflets », factices. De plus, le XXème siècle a mis en lumière l'aspect dangereux des idéologies (nazisme, fascisme, communisme, stalinien ou maoïste). Même vus comme naïfs et utopistes, les Idéologues peuvent donc aussi paraître, à leur corps défendant, les pères spirituels des utopies du XXème siècle, puisqu'ils entendaient, en apportant une science du comportement humain, permettre de former un homme nouveau, rêve poursuivi par tout régime totalitaire.

On aura compris au ton de cette étude que l'oubli qui poursuit aujourd'hui encore les Idéologues est nettement immérité, tant du point de vue de l'histoire des idées politiques que de celui de l'histoire des sciences. Les Idéologues constituent le chaînon indispensable entre les Encyclopédistes et les libéraux du XIXème siècle (dont certains ne furent pas seulement leurs héritiers mais cheminèrent avec eux, tels Benjamin Constant via son mentor Sieyès). De plus, les Idéologues eurent le mérite, de par leur attachement à la raison, auquel conduisait leur théorie, de rester modérés, ne cédant ni au radicalisme sans-culotte ou contre-révolutionnaire, ni au despotisme impérial. L'Histoire ne leur a pas été gré de cette fidélité démocratique, alors qu'elle a retenu d'autres tenants de la même attitude. Comme l'écrit Marc Régaldo, si Girondins et Idéologues se confondent peu ou prou, « les seconds tendent à ériger en système ce qui reste le plus souvent, chez les premiers, à l'état de postulats implicites »<sup>67</sup>. Pourtant, les premiers, plus praticiens que concepteurs, contribuèrent moins que les Idéologues au développement des sciences. Peut-être les amis de Destutt de Tracy n'ont-ils pas assez souffert sous la Révolution, à l'inverse des Girondins, pour avoir mérité la réparation ?<sup>68</sup> Sous la Restauration, les Idéologues inspirent encore les libéraux (lesquels incarnent le progrès). Les

Doctrinaires (Royer-Collard, Victor Cousin,

Guizot, Villemain...) prolongeront leur approche, suivis, à plus long terme, par les républicains de la III<sup>ème</sup> République. Georges Gusdorf souligne ainsi la continuité entre Idéologie et radicalisme après 1870<sup>69</sup>.

D'un point de vue scientifique, leur contribution n'est certes pas directement majeure, mais ils ont légué une méthode, qui posait les bases du futur rapprochement des sciences, aujourd'hui admis. Leur principal apport sera donc d'avoir collectivement posé les bases de l'interdisciplinarité des sciences. Les ambitions de Destutt de Tracy (qui étaient de rendre compte des raisonnements humains) sont toujours d'actualité aujourd'hui<sup>70</sup>, témoignant de la modernité de leur pensée. De même, ils ont influencé des auteurs qui, sans eux, n'auraient pu atteindre à la plénitude. Ainsi, outre Benjamin Constant, déjà évoqué, peut-on mentionner Stendhal. Georges Gusdorf a raison de rappeler que par l'expression « science sociale », adoptée par eux, les Idéologues ont été les précurseurs de la sociologie<sup>71</sup>. On ne s'étonnera donc pas que leur oeuvre ait marqué Auguste Comte. La rigueur méthodique des Idéologues constitue de toute évidence l'une des inspirations du positivisme de Comte, précédé par Saint-Simon et suivi par Hyppolyte Taine.

S'il ne s'agit pas d'exagérer la portée de la pensée idéologiste, qui, sans nul doute, après avoir mal vécu, a mal vieilli, il convient néanmoins de reconnaître aux Idéologues la place qui devrait être la leur, au carrefour des sciences et de la politique. Abstraction faite du caractère tâtonnant de leur pensée, cette place est celle de précurseurs cherchant à tirer les conclusions scientifiques de la Révolution. En enfants des Lumières, ils avaient compris que l'installation de l'individu au centre de l'univers appelait une science de l'homme conçue comme globale, sans présupposés idéologiques ni préventions scientifiques. D'avoir échoué *in fine* sur les deux tableaux (politique et scientifique) n'enlève rien à la justesse de l'intuition de départ. Timidement débutée, leur réhabilitation complète est donc toujours à venir. Sur ce point, la postérité n'a fait encore qu'entrouvrir les yeux.

Emmanuel CHERRIER

Maître de conférences en science politique

Institut de Préparation à l'Administration Générale, Université de Valenciennes et du Hainaut-Cambrésis

Membre d'AGMEN, Centre de recherches juridiques et politiques

---

<sup>1</sup> *Histoire et dictionnaire du Consulat et de l'Empire*, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 1995, p. 842.

<sup>2</sup> *Id.*, p. 793, article « Garat ».

<sup>3</sup> Joseph de Maistre, *Lettres et opuscules inédits*, 1851, t. I, p. 454.

<sup>4</sup> Marcel Prélot ne consacre qu'à peu près une page aux Idéologues, *Histoire des idées politiques*, Paris, Dalloz, 11<sup>ème</sup> éd., 1992, pp. 329-330 ; Jean Touchard ne les cite qu'en note bibliographique, *Histoire des idées politiques*, Paris, PUF, 12<sup>ème</sup> éd., 1991, t. II, p. 476.

<sup>5</sup> Après la tentative de F. Picavet (*Les Idéologues*, Paris, Alcan, 1891), Sergio Moravia fut le pionnier de la réhabilitation des Idéologues, entre autres : *Il Pensiero degli Idéologues, Scienza e filosofia in Francia (1780-1815)*, Firenze, La nuova Italia, 1974. On se référera aussi à la thèse de Marc Régaldo consacrée à la *Décade philosophique*, organe des Idéologues.

<sup>6</sup> *La conscience révolutionnaire, les Idéologues*, Paris, Payot, 1978. Evoquant le discrédit des Idéologues, il les qualifie même d'« auteurs maudits du domaine français », *id.*, note 1, p. 21.

<sup>7</sup> Par exemple, Eric Sartori, *L'Empire des Sciences. Napoléon et ses savants*, Paris, Ellipses, 2003.

<sup>8</sup> « Les Idéologues et le groupe de Coppet », n° 18, 2<sup>ème</sup> semestre 2003.

<sup>9</sup> *Op. cit.*, p. 286.

<sup>10</sup> L'Institut est organisé en trois classes. La première est celle des sciences physiques et mathématiques, la seconde est dédiée aux sciences morales et politiques, alors que la dernière veille sur la littérature et les beaux-arts.

<sup>11</sup> Les autres sections sont : histoire, géographie, économie politique, sciences sociales et législation, morale (section qui comprend notamment Bernardin de Saint-Pierre, Lakanal et La Révellière, « père » de la théophilanthropie).

---

<sup>12</sup> L'étude des rapports entre physique et moral n'était guère nouvelle. Le futur révolutionnaire Jean-Paul Marat avait publié en 1775 à Amsterdam *De l'homme ou des principes et des lois de l'influence de l'âme sur le corps et du corps sur l'âme...*

<sup>13</sup> Michèle Crampe-Casnabet, « Les conceptions philosophiques », in *RFHIP*, déjà citée, p. 271.

<sup>14</sup> *Essai sur l'origine des connaissances humaines*, 1746 ; *Traité des Systèmes*, 1749 ; *Traité des Sensations*, 1754 ; *Logique ou l'art de penser*, 1779 ; ou encore la *Langue des calculs*, ouvrage posthume qui va fortement imprégner l'idéologie.

<sup>15</sup> *Oeuvres complètes*, éd. A. O'Connor et F. Arago, Paris, Firmin Didot, 1847-1849, t. VI, p. 183, cité par Pierre-Xavier Boyer, « Constitutionnalisme de la raison et constitutionnalisme des passions », in *RFHIP*, déjà citée, p. 282.

<sup>16</sup> Jérémy Bentham, *Introduction aux principes de la morale et de la législation*, 1789.

<sup>17</sup> *Eléments d'idéologie*, chapitre I, 3ème éd., 1817.

<sup>18</sup> *Histoire des idées politiques*, Paris, Dalloz, 11ème éd., 1992, p. 329.

<sup>19</sup> *Eléments d'idéologie*, Ière partie, pp. 4-5, cité par Georges Gusdorf, *op. cit.*, pp. 364-365.

<sup>20</sup> Eric Sartori, *op. cit.*, p. 50.

<sup>21</sup> André Canivez, article « Idéologues », in *Encyclopedia Universalis*, p. 906.

<sup>22</sup> E. Sartori, *op. cit.*, p. 52.

<sup>23</sup> A. Cabanis, article « Idéologues », in Jean Tulard (dir.), *Dictionnaire Napoléon*, Paris, Fayard, 1987, p. 903.

<sup>24</sup> *Op. cit.*, p. 336.

<sup>25</sup> M. Crampe-Casnabet, art. cité, p. 273.

<sup>26</sup> *Cours d'Etudes pour l'instruction du prince de Parme*.

<sup>27</sup> *Lettre sur un passage de la « Décade philosophique » et en général sur la perfectibilité de l'esprit humain*, *Décade philosophique*, 30 germinal an VII, cité par G. Gusdorf, *op. cit.*, p. 357.

<sup>28</sup> *Eléments d'idéologie*, t. III, cité par G. Gusdorf, *ibid.*

<sup>29</sup> *Eléments d'idéologie*, Ière partie, ch. XV.

<sup>30</sup> Dans *Philosophiae naturalis principia mathematica* (1687), celui-ci mêle déjà philosophie et science.

<sup>31</sup> Georges Gusdorf évoque la « création d'un nouvel horizon par le regroupement de territoires épistémologiques jusque-là indépendants les uns des autres », *op. cit.*, p. 309.

<sup>32</sup> *Etudes idéologiques*, cité par G. Gusdorf, *op. cit.*, p. 368.

<sup>33</sup> G. Gusdorf, *op. cit.*, p. 32.

<sup>34</sup> *Premier des mémoires lus à l'Institut en 1796*, cité par G. Gusdorf, *op. cit.*, p. 362. Ce dernier rappelle avec raison que, historiquement, David Hume est le premier à avoir évoqué une « science de l'homme » (son *Traité de la nature humaine*, 1739, se donne expressément pour but la constitution d'une « science de l'homme »), et que l'expression s'est répandue en France grâce notamment au médecin P-J Barthez, qui publie en 1778 les *Nouveaux éléments de la science de l'homme*, in *La conscience révolutionnaire, les Idéologues*, *op. cit.*, p. 376.

<sup>35</sup> *Eléments d'idéologie* (troisième partie : Logique), cité par G. Gusdorf, *ibid.*

<sup>36</sup> Il n'explorera pas la première, par manque de connaissances, et c'est Cabanis qui le fera, marquant ainsi la complémentarité des deux oeuvres.

<sup>37</sup> *Coup d'oeil sur les révolutions et la réforme de la médecine*, 1804, cité par G. Gusdorf, *op. cit.*, p. 376.

<sup>38</sup> E. Sartori, *op. cit.*, p. 53.

<sup>39</sup> Art. cité, p. 281.

<sup>40</sup> Comme le résume Georges Gusdorf, l'économie de Tracy « s'établit sur le fondement d'une anthropologie. L'être humain développe sa présence au monde à partir des sensations qui s'accordent ou non avec les besoins fondamentaux, régulateurs de l'activité globale. L'ordre économique répond aux nécessités et utilités de l'existence, qui obligent l'individu, pour son salut, à collaborer avec ses semblables », *op. cit.*, p. 537.

<sup>41</sup> L'appartenance des Idéologues au libéralisme est quelque peu controversée, car, rapporte Chinatsu Takeda, un courant anglo-saxon refuse la qualification de libéraux aux Français de la période révolutionnaire, car « ils tendent à combattre ce qui permettrait de limiter l'autorité politique », « Deux origines du courant libéral en France », in *RFHIP*, déjà cité, p. 234. Néanmoins, nous nous en tiendrons à l'appartenance des Idéologues au libéralisme, communément admise, et qui ne semble pas pouvoir être remise en question (voir dernière partie de cette étude).

<sup>42</sup> Comme on le sait, la plupart des Idéologues participèrent au coup d'Etat de Brumaire, ou l'approuvèrent. Ainsi en est-il de Sieyès, Cabanis, Roederer, acteurs de la prise d'un complot auquel prirent également part Cabanis, Volney, Say, Chénier et même Destutt de Tracy.

<sup>43</sup> Les Idéologues s'opposèrent notamment à la création de tribunaux militaires d'exception pour juger les néo-jacobins (présomés responsables de l'attentat de la rue St Nicaise le 25 décembre 1800), et n'acceptèrent pas les mesures de clémence envers les nobles, prêtres et Vendéens adoptées dès novembre 1799.

<sup>44</sup> *In Souvenirs du baron de Barante*, Paris, Calmann Lévy, 1890, t. 1, p. 371.

- 
- <sup>45</sup> A preuve, en 1798, Bonaparte emmena en Egypte nombre de membres de l'Institut, dont il créa un équivalent local. Et jusqu'en 1815, le premier poste de sa liste civile fut « Traitement de Sa Majesté l'Empereur et roi comme membre de l'Institut : 1.500 francs », cité par Eric Sartori, *L'Empire des Sciences. Napoléon et ses savants*, Paris, Ellipses, 2003, p. 10.
- <sup>46</sup> Cité par Claude Ducourtal-Rey, article « Légion d'Honneur », in Jean Tulard (dir.), *Dictionnaire Napoléon, op. cit.*, p. 1055.
- <sup>47</sup> *Op. cit.*, p. 22 (nous qui soulignons).
- <sup>48</sup> Cité par G. Gusdorf, *op. cit.*, p. 321.
- <sup>49</sup> La plupart des tribuns épurés intégrèrent le Sénat (Sieyès, Cabanis, Tracy, Garat, Roederer, Volney), ou le Conseil d'Etat (Gérando, Roederer), les Archives (Daunou). Certains Idéologues ne furent pas oubliés quand Napoléon créa la noblesse impériale (Cabanis, Laplace, Roederer, Volney). Quasiment tous reçurent la Légion d'Honneur. Georges Gusdorf évoque un respect de Napoléon pour les Idéologues. Ce seraient eux qui, après Brumaire, l'auraient dédaigné, repoussant les offres qu'il leur faisait, soucieux de s'attacher les services de ces intellectuels, malgré la naïveté de leurs idées, mais aussi par admiration envers eux, *op. cit.*, pp. 318 et s.
- <sup>50</sup> Art. cité, p. 245.
- <sup>51</sup> Citations issues de M. Crampe-Casnabet, art. cité, p. 272, et E. Sartori, *op. cit.*, pp. 47-48.
- <sup>52</sup> *Lettre de Van Hulthem à Biran*, 20 fructidor an VI, cité par G. Gusdorf, *op. cit.*, p. 409.
- <sup>53</sup> *Eléments d'idéologie*, Ière partie, ch. XVI, pp. 322-323, cité par G. Gusdorf, *op. cit.*, p. 411.
- <sup>54</sup> « Fréquentation et sociabilité mutuelles », in RFHIP, déjà citée, p. 260.
- <sup>55</sup> G. Gengembre, art. cité, p. 260.
- <sup>56</sup> *Op. cit.*, p. 34.
- <sup>57</sup> Nous qui soulignons.
- <sup>58</sup> G. Gengembre, art. cité, p. 265 ; G. Gusdorf, *op. cit.*, p. 311.
- <sup>59</sup> André Canivez, art. cité, p. 906.
- <sup>60</sup> E. Sartori, *op. cit.*, p. 68.
- <sup>61</sup> Philippe Buonarroti, *Histoire de la Conspiration pour l'Egalité dite de Babeuf*, 1828.
- <sup>62</sup> Nuance, mais de taille : les socialistes utopistes, dans l'ensemble, se désintéressaient assez du pouvoir politique, cherchant plutôt à initier le changement par le bas, grâce à l'exemplarité contagieuse d'une mise en pratique réussie. A l'inverse, les Idéologues, acteurs de la Révolution, tentaient d'accomplir le changement par le haut, par la politique gouvernementale.
- <sup>63</sup> Art. cité, p. 902.
- <sup>64</sup> *Mémoires d'outre-tombe*, 1849, texte de l'édition originale, Paris, « Le livre de poche », préface, notes et commentaires de Pierre Clarac, 1973, 3 vol.
- <sup>65</sup> *Histoire et dictionnaire du Consulat et de l'Empire, op. cit.*, p. 721.
- <sup>66</sup> *Op. cit.*, p. 22.
- <sup>67</sup> « La révolution "modérée" », in Pascal Ory (dir.), *Nouvelle histoire des idées politiques*, Paris, Hachette, 1987, p. 141.
- <sup>68</sup> En effet, à la liste de « leurs » victimes, les Idéologues ne peuvent guère apporter que Condorcet et Lavoisier, et encore étaient-ils proches du mouvement idéologiste sans en être membres réellement.
- <sup>69</sup> *Op. cit.*, p. 291.
- <sup>70</sup> Pierre Demeulenaere, article « Idéologie », in Ph. Raynaud et S. Rials (dir.), *Dictionnaire de philosophie politique*, Paris, PUF, 1996, édition « Quadrige », 2003, p. 339.
- <sup>71</sup> *Op. cit.*, p. 406.